

JEAN-LUC STEINMETZ

ARTHUR RIMBAUD

UNE QUESTION DE PRÉSENCE

biographie

(troisième édition)

TALLANDIER

Je tiens à remercier ici M. Antoine Fongaro qui a bien voulu relire le manuscrit de ce livre, M. Jean Voellmy qui en a lu la quatrième partie, M. François Chapon^(†), conservateur de la bibliothèque Jacques Doucet, M. Gérard Martin, conservateur de la Bibliothèque municipale de Charleville-Mézières, mes amis rimbaldiens Alain Borer, Jean-Paul Corsetti^(†) et Steve Murphy, et Jean-Michel Espitalier qui me demanda de faire cette biographie et sut me prodiguer pendant sa mise en forme de constants encouragements.

© Éditions Tallandier, 1991, 1999, 2004
© Éditions Tallandier, 2009, pour la présente édition
2, rue Rotrou
75006 Paris

ISBN : 979-10-210-3067-1

pour Kuréha Yuguré
aux feuilles du soir
à l'Aube d'été

« La vie est la farce à mener par tous. »
Rimbaud (*Une saison en enfer*)

AVERTISSEMENT

Cette quatrième édition d'*Arthur Rimbaud. Une question de présence*, dix-sept ans après la première publication du livre, m'engage à établir une mise au point nouvelle pour les futurs lecteurs, la première préface témoignant d'un état de fait en matière de recherches rimbaldiennes différent de celui que l'on constate aujourd'hui. Sur la voie que j'ai ouverte en 1991 s'engagèrent d'autres chercheurs, Claude Jeancolas et Jean-Jacques Lefrère notamment, dont les somptueuses biographies illustrées ont chacune leurs mérites. Abondantes, partiales, elles n'ont rien de l'urgence de Rimbaud lui-même et prennent leur temps. Il faut saluer le nombre des documents accumulés dont l'un et l'autre ont tenté d'organiser la masse hétéroclite. Une vie comprend tous ces éléments ; mais elle est mobilité, destination inconsciente. Il ne suffit pas d'entasser des pages pour la dire, ni de multiplier les précisions. Il faut essayer de comprendre son *principe*, l'élan hors du commun à la suite duquel un homme avança, s'arrêta, parfois se retourna, continua, et simultanément forma ce qui devait prendre le nom d'« œuvre », envers et contre tout.

Des nouvelles pièces sont apparues, qu'il faut ajouter à l'essentiel du dossier Rimbaud : une photographie de lui avec cinq autres chasseurs de fauves, légendée « Avant déjeuner à Sheik-Othman » mise au jour par Arnaud Delas (voir *La Quinzaine littéraire* du 1^{er}-15 décembre 1998) ; une enquête concernant son séjour à Stuttgart (Ute Harbusch, *Spuren*, 51, novembre 2000) ; la reproduction de « D'Edgar Poe. Famille maudite », ancienne version inconnue de « Mémoire » (cata-

logue de vente de M^e Tajan, Hotel Drouot, 25 mai 2005); une lettre à M. de Gaspary du 27 mars 1888 (vente Drouot, avril 2004); enfin, la très récente découverte à Charleville même par Patrick Taliercio d'un numéro du *Progrès des Ardennes* (n° 18, 25 novembre 1870) où se trouve, signé « Jean Baudry », le texte de Rimbaud « Le rêve de Bismarck » (déjà décrit par moi en 1991, p. 69 de ce livre).

Non moins importantes, durant ces deux dernières décennies me paraissent avoir été, à côté des sommes biographiques, un certain nombre de publications qui ont restitué le texte à sa réalité scripturale, ouvrant ainsi le champ à la critique génétique (l'édition érudite des *Œuvres complètes I Poésies* faite par Steve Murphy et le remarquable volume dû à André Guyaux des *Œuvres* dans la Bibliothèque de la Pléiade) ou qui se sont employées avec une rigueur accrue à analyser les formes multiples de ces poésies, leur teneur sémantique et symbolique. Plus généreuse encore, plus inventive a compté la lecture de Rimbaud que proposèrent des écrivains, tant dans leurs fictions que dans leurs réflexions critiques. Je pense en tout premier lieu à Philippe Sollers, à Pierre Michon ensuite, à J.M.G. Le Clézio, à Lionel Ray, à Alain Jouffroy. Encore convient-il d'ajouter, non par prudence, mais par seul amour, que la parole de Rimbaud qui fut vécue (il vint pour accomplir « ses écritures ») n'a nulle raison de trouver une compréhension définitive parmi nous. La formule finale du poème en prose « À une raison » continue de résonner, active et libératrice : « Arrivée de toujours, qui t'en iras partout. »

Jean-Luc Steinmetz
Janvier 2009

Avant-Propos

La légende de Rimbaud perdure. Le tempérament dont il fit preuve, les scandales qu'il aima provoquer y sont pour quelque chose, mais aussi l'effacement auquel lui-même, à partir d'une certaine période, procéda. Peut-être en ce cas faudrait-il se contenter de l'œuvre, quoique, à bien y réfléchir, on puisse se demander, là encore, s'il souhaita qu'elle nous parvînt (hormis *Une saison en enfer* qu'il publia pour bientôt s'en détacher, du reste). Le désintérêt que très vite il manifesta à l'égard de sa création, son obstination à traverser la vie avec une rapidité qui a tout d'une urgence, ont contribué à le constituer avant tout en « personnage » défiant la littérature et, par certains côtés, la postérité. On sait toutefois que celle-ci fut d'autant plus curieuse de le connaître qu'il ne lui abandonna que de rares indices pour se repérer dans un parcours qui, de toute façon, semble avoir coïncidé avec quelque dessein secret.

Nombreuses les biographies de Rimbaud. Toutes ont cherché à combler d'évidentes lacunes et à restituer un homme arrivé de toujours qui s'en ira partout¹. Si Proust dans son *Contre Sainte-Beuve* a pu assurer qu'« un livre est le produit d'un autre moi que celui que nous manifestons dans nos habitudes, dans la société, dans nos vices² », il n'empêche que Rimbaud par sa seule façon de vivre a forgé à son insu une manière d'exemple et que ses faits et gestes ont répandu une leçon violente à propos de laquelle certains ont parlé de « poésie en actes », conduite vitale s'opposant à des recherches artistiques menées dans la sécurité d'existences quietes et sages. Même si l'on tient pour négligeable la biographie de Rimbaud, il n'est pas possible de le soustraire à la considérable énergie qui l'anima et fit de lui un vagabond, un voyageur, un être sans domicile fixe, *déplacé*, en somme, et, pour reprendre une

expression célèbre de Mallarmé à son propos, un « passant considérable³ ». Ni Tristan Tzara, attentif à la poésie « activité de l'esprit » et non « moyen d'expression⁴ », ni Henry Miller⁵, empressé de voir en lui un *alter ego*, ni les poètes américains de la Beat Generation pour qui il fut un posthume maître à penser n'ont réduit Rimbaud à ses écrits. La plupart des écrivains et historiens littéraires ont bien perçu que l'ensemble de son œuvre comporte assurément des poèmes, le livret d'*Une saison en enfer*, les *Illuminations*, mais, en outre, une certaine démarche dont les textes traduisent simplement l'une des phases, celle qui, un instant, crut bon d'emprunter la voie de l'art. Dès 1886, Félix Fénéon, présentant les *Illuminations*, n'hésita pas à affirmer qu'elles étaient « en dehors de toute littérature⁶ ». Exagération, à coup sûr, et cependant pressentiment que chez Rimbaud l'acte d'écrire est comparable à une magie véhémement visant d'abord à modifier l'ordre du réel. Écrivain, il n'en occupe pas moins une position en porte-à-faux dans le monde culturel, puisque sa poésie répond moins à une volonté artistique qu'à un souhait vertigineux ambitionnant de changer les mesures d'ici-bas.

L'histoire de Rimbaud montre clairement les différentes étapes d'un désir qui d'ailleurs nous demeure lointain, comme les reliefs d'un paysage auquel nous n'aurons jamais accès que par une approximative perspective. L'impression toutefois se dégage d'un tout, ou mieux, d'un développement, d'un grandissement où la poésie, à l'image de l'adolescence, aurait surtout signifié un passage. Rimbaud — pour peu qu'on accepte ce que ce nom recouvre — ne se borne pas aux écrits qu'il nous a donnés et ceux qui, au nom d'une rigueur formaliste proche de l'évidence, considèrent qu'un auteur se tient tout entier dans son œuvre et rien que là⁷ (que là se manifeste le fameux *moi* dont parle Proust) ont tort, cette fois-ci, parce que l'œuvre et l'art, bientôt mis au défi par Rimbaud, furent niés dans le processus particulier de son désir obstiné à prendre diverses figures, à emprunter différents avatars dans l'espoir de toucher enfin son objet (de toute façon inaccessible). Les multiples phrases prémonitoires qui saturent *Une saison en enfer* ne signalent assurément pas une prescience de leur auteur à l'endroit de son destin ; elles témoignent plutôt en faveur de la visée (en partie inconsciente) qui le décida et l'orienta vers un futur

où il ne trouva toutefois qu'obstacles et déceptions. Considérer sa vie permet de comprendre ce mouvement, cette constante pulsion. À ce titre, ce que l'on appelle son « silence » fait partie de sa trajectoire, il en confirme la tentative hyperbolique. Le « dégagement rêvé », affirmé dans les poèmes, se réalise sous cette forme : aboutissement muet, nullement hasard des circonstances, mais volonté « morale ».

Lorsque, à mon tour, je cherche à constituer une nouvelle biographie de Rimbaud, je ne m'emploie pas à scruter les caractéristiques d'un homme en songeant qu'elles réapparaissent nécessairement dans ses textes ; je ne tente pas non plus de faire dépendre ceux-ci de conditions géographiques, ataviques ou sociales. L'être de Rimbaud, en effet, remet en cause un tel type de causes. Unique par sa renonciation à la littérature, il a poursuivi loin de tout leurre artistique, un projet sensible plus qu'intelligible. En lui, la littérature pour s'être crue un instant absolu, puis s'être éprouvée déception foncière, s'est dépassée⁸, anéantie, au profit d'une conduite plus aventureuse et, en apparence, plus réelle, bien qu'elle relevât du même désir s'emparant d'un individu et le vouant à une insatisfaction, à la fois dramatique et merveilleuse.

Conscients d'un tel élan jamais récompensé, les biographes de Rimbaud ont multiplié leurs essais sans deviner, à vrai dire, que c'est d'impossible qu'ils parlaient. Dévotions où chacun souhaitait faire la démonstration de son Rimbaud. Être de désir, Rimbaud est vite devenu un piège identificatoire⁹. Étiemble, avec une méticulosité qui frise l'ironie a bien analysé ces ouvrages¹⁰ qui, pièce après pièce, ont élevé une idole à leur mesure — tout ayant commencé, bien sûr, par la tentative édifiante de Pierre Dufour¹¹, alias Paternie Berrichon, mari d'Isabelle, la sœur cadette, qui affirmait bravement : « En fait de biographie, je n'admets qu'un thème : c'est le mien ; je réfute tous les autres comme mensongers et offensants¹². » On s'est emparé de Rimbaud et comme il avait peu parlé, on lui fit dire beaucoup. Inévitablement, les biographies du poète du *Bateau ivre* déçoivent, car elles ne peuvent se tenir à la hauteur d'un désir qui de toute façon est demeuré caché, tout en se donnant de multiples enseignes pour nous apparaître. L'une des plus inspirées, celle d'Enid Starkie¹³ (dont Claudel disait qu'elle était un « bas-bleu en jupon »), ne s'est pas privée néanmoins de

développer certaines hypothèses dommageables à la mémoire de Rimbaud : celle, notamment, qui fit de lui un négrier. La vie écrite par Pierre Arnoult ¹⁴, injustement oubliée, vaut — malgré les erreurs qu'elle contient — par une alacrité du style et l'ambition de conter là « comme la vie d'un ami que l'on aurait beaucoup connu et passionnément admiré ». Plus récent, l'ouvrage de Pierre Petitfils ¹⁵ n'ignore rien des faits, considérables ou minuscules, au point que l'œuvre n'y est que bien discrètement prise en compte. M. Petitfils s'en prend à ceux qui « la tête emplie d'une idéologie, ont perdu de vue l'être de chair et de sang » ; mais lui-même a-t-il osé dire les impétuosités de ce sang et de cette chair ? Dernier en date, le *Rimbaud en Abyssinie* d'Alain Borer ¹⁶, célébré à sa juste valeur par la presse, s'est imposé à bien des égards comme l'un des livres qui, sans éviter le narcissisme, permettent de mieux connaître l'ordre du désir rimbaldien ; empressé d'évacuer la chronologie (cette « vieille lune » d'une critique dépassée), Borer entraîne son lecteur dans une thématique vécue où Rimbaud échappe au déroulement du temps et se trouve inclus dans un système de reprises et de répétitions. Tout, subtilement pris dans un réseau de rapprochements, entre dans le cadre d'un univers trop judicieusement équilibré. Pour couper court à la thèse des deux Rimbaud ¹⁷, celui de l'écriture et celui du silence, une continuité, une logique sont établies depuis l'enfance ; le poète devient si fidèle à lui-même que ses contradictions, ses hésitations, ses repentirs s'en trouvent supprimés.

De tels précédents apprennent beaucoup. Je ne me serais pas aventuré à m'inscrire à leur suite si je n'avais d'abord édité l'œuvre ¹⁸ et si je ne m'étais aperçu, à cette occasion, qu'il n'y suffisait pas. La biographie m'est apparue alors non comme un utile supplément, mais comme le moyen le meilleur pour embrasser par la pensée un ensemble qui, par les textes et au-delà d'eux, s'étend — gestes, actes, attitudes, démarches, allure, plus ou moins revendiqués ou attestés.

Depuis 1980 environ, presque tous les documents permettant de reconstruire avec précision le trajet rimbaldien ont été recensés ¹⁹. On peut espérer toutefois en découvrir d'autres, bien que les chances restent minces. Certes, il ne suffit pas d'ordonner un tel matériel. Plutôt que de respecter la sereine impassibilité d'un fonctionnaire enregistreur, il semble des plus

nécessaire d'interpréter (quand cela est possible), sans toutefois vouloir édifier un être compréhensible et trop uniment superposable aux fantasmes qu'il dessine d'ores et déjà dans l'imaginaire contemporain. Je n'ai pas plus souhaité atteindre une pseudo-objectivité que je n'ai envisagé d'imposer une image validable, ajoutant un totem de plus au voyou-voyant-homosexuel-initié-explorateur, etc. Il convient avant tout de repérer la façon dont Rimbaud lui-même a produit sa légende. Rien ne manque aux nombreux volumes du *Mythe de Rimbaud* pensé par Etienneble, excepté précisément celui où l'on verrait de son vivant le collégien de Charleville, le piéton parisien, l'exilé londonien, le Javanais, le commerçant d'Aden ou de Harar, confectionner son apparence, projeter son rôle. Le double de Rimbaud est moins celui qui, portant le même nom que lui, circulait aux environs d'Aden (et dont il connaissait l'existence), que cet *autre* qu'il a toujours souhaité être et après lequel il n'a cessé de courir, comme s'il lui fallait dépouiller son enveloppe la plus reconnaissable, conquérir sa vérité cachée. À écrire la biographie de Rimbaud, on croit lui substituer une ressemblance approchante; or, on voit naître aussi cet autre qu'il portait dans sa tête, qui était son secret, son « génie » secret. Ainsi me fallut-il reconnaître le cercle de légendes qui l'entourait et qui n'était plus, en ce cas, accumulation ni sédimentation de rumeurs, mais répondait — à bien y penser — à son vœu profond, quand il était aux prises avec ses projections idéales ou cédait à un esprit de mystification lui permettant, par quelque côté, de se jouer de l'écrasant réel.

Un curieux exercice, d'abord rhétorique, attend tous ceux que préoccupe sa vie : la nécessité, précisément, de « faire avec » un certain nombre d'anecdotes parfaitement connues, d'estimer leur teneur. Chacun marche sur des traces dûment repérées, organisation de paroles rapportées plus que réalité physique aujourd'hui vérifiable. Ce qui reste, c'est ce qui a disparu, mais s'est déposé sous la forme d'une matière écrite hétéroclite : œuvre, lettres, documents officiels. Il revient alors d'en composer un récit aux allures de palimpseste qui ne peut acquérir sa nouveauté que d'une façon singulière de reprendre, recomposer, réentendre. Constantes déviations, multiples petites différences. L'histoire du même : Rimbaud, toujours Rimbaud ! devient ici une autre histoire, un récit-interprétation. De

Rimbaud je n'ai pas cru devoir dire où il nous menait, ni n'ai jugé bon d'assurer qu'il menait quelque part. Il s'est agi surtout d'éviter deux écueils : le compte rendu quasi policier et la narration excédentaire s'ingéniant à traiter par ce biais de fantasmes personnels. « Je suis caché et je ne le suis pas », lit-on dans *Une saison en enfer*. Peut-être convient-il que le narrateur occupe une place aussi spectrale. Apparaissant par son écriture, il n'en laisse pas moins le « sujet » naître ou renaître de page en page, personnage et surtout nécessité qu'il lui importe moins de former que de suivre.

Une biographie est toujours affaire de présence ; ici dominera donc le présent, non par subterfuge de romancier réaliste, mais pour coïncider avec un état d'urgence, accompagner un « promeneux » (le mot, ardennais, est d'André Dhôtel et convient à merveille). La plupart jusqu'à maintenant renvoyaient Rimbaud au passé, le racontaient à l'imparfait ou au passé simple, congédiaient ainsi sa démarche immédiate ou la glissaient dans les strates d'une mémoire culturelle. Il est, au contraire, souhaitable de le situer dans l'à-vif de l'événement (qu'il soit impasse ou transition), au moment où il s'apprête à trouver « le ciel rougeoyant comme un mur²⁰ ».

En revanche, j'ai préféré proscrire un autre facile effet de réel, celui qui consiste à faire dialoguer les personnages d'une « vie », « ficelle » injustifiable qui confère parfois à des livres, par ailleurs bien documentés, le ton racoleur de biographies romancées. Une autre règle de composition m'a conduit à ne présenter que de brefs extraits de textes (il faut évidemment les lire dans le recueil des œuvres) et surtout de la correspondance, si remarquable, mais dont certaines lettres auraient rompu le cours du récit et imposé momentanément un autre registre de lecture (comment, par exemple, intégrer *in extenso* la lettre, pourtant illustre, « du voyant » ?) — ce qui ne m'a pas empêché de recourir abondamment à cette même correspondance pour reconstituer la dernière période (1880-1891²¹), celle du Rimbaud commerçant en Arabie ou en Afrique. Au seuil de ces années, parfois considérées comme négligeables et, de ce fait, passibles d'une certaine occultation, qui ne sent qu'il accède au lieu même d'une destination profonde, au point d'aboutissement d'un tissu d'actes et de mots formant destin ? Les heures d'Aden et de Harar résonnent, au fil des lettres, comme des

paroles irrécusables ; elles nous rapprochent de Rimbaud selon une intimité douloureuse, parce que les raisons de vivre peu à peu lui échappaient et que l'absurdité s'emparait de lui. Désormais, il savait n'avoir été qu'un homme de désir habité de projets multiples tous également voués à se défaire.

Le livre refermé, sans nul doute un constat risque de s'imposer. Rimbaud n'aura été, là encore, qu'une suite d'images vives soulevées de questions, une reconstruction qu'il ne suffit d'ailleurs pas de rendre crédible pour qu'on puisse la tenir pour certaine. Une nouvelle fois aura été tracée une « destinée ». Doit-on penser, se rappelant le *Baudelaire* de Sartre, que Rimbaud la mérita²² ? Après coup, la toile faite, on y relève assurément une suite de motifs, départs et retours (navette ?) — ce qui ne suffit pas pour expliquer l'instinct de poésie, mais témoigne d'un là-bas toujours envié, toujours remis en cause.

Il n'y a pas deux Rimbaud déterminés par l'invisible équilibreur d'un silence avéré, mais un être en marche, un devenir leurré par le caractère à jamais évasif de l'objet du désir, de l'objet perdu. Cette vie est mouvement qui se perd et qui veut qu'il en soit ainsi. À côté demeure la poésie écrite, stable en ses vers et ses lignes, mais fixant des vertiges. Là comme ici, la somme est une dépense : modalités d'une échappée, efforts d'une liberté pour se connaître jusqu'au bout et, même rivée au travail humain, s'éprouver comme jouissance.

Aujourd'hui, de nouveau, « les deux poings dans les poches », chacun reprend sa route, avec la folle pensée de pouvoir atteindre celui qu'il croit être, au revers de l'horizon.

Clinchamps-sur-Orne
31 décembre 1990

Première partie

Un collégien de Charleville

